

*Avec les hommages de
G. de Tonnancour*

Cas 33

P440.4
T615d

.. LE .. *30 avril, 1897.*

XIème CONGRÈS

DES

Canadiens du Connecticut

TENU À WILLIMANTIC

LE 1er ET LE 2 SEPTEMBRE 1896

DISCOURS

DE

M. G. de TONNANCOUR

RÉDACTEUR EN CHEF DE "L'INDÉPENDANT,"

DE FALL RIVER, MASS.

Sujet: "La Langue Française"

1896.

P 440.4

T615d

ALCANTARA
TOP DE-TMAA

DISCOURS

DE

M. G. DE TONNANCOUR

A la séance du mercredi, 2 septembre 1896.

M. le Président,

Mesdames et Messieurs,
Les Canadiens-français qui ont immigré aux Etats-Unis pourront-ils conserver indéfiniment leur langue maternelle? Voilà une question complexe que nous ne saurions étudier avec trop d'attention et de soin.

Ceux qui désespèrent de l'avenir de notre langue hésitent à y répondre; car ils croient entrevoir le jour où elle ne sera plus parlée aux Etats-Unis. D'autres, plus optimistes, répondent fièrement: *oui!* Et je suis tenté de croire qu'ils ont raison.

Mais il y a encore les extrémistes, c'est-à-dire ceux qui, n'envisageant pas la question à tous ses points de vue, prétendent qu'il est impossible pour nous de conserver la langue française et d'être en même temps de loyaux citoyens américains.

C'est pour dissiper l'erreur de ces derniers que je traiterai de la langue française dans ses rapports avec nous, en notre double qualité d'immigrés d'origine franco-canadienne et de citoyens de la République américaine.

Devons-nous jurer fidélité au drapeau étoilé? Oui, répondrai-je sans hésiter; car la reconnaissance nous

en fait un impérieux devoir. Mais, pourquoi vouloir que nous abandonnions notre langue maternelle?

Nous voulons apprendre l'anglais. Nos intérêts politiques et sociaux nous commandent de le faire. Et nous l'apprenons si bien que les Canadiens se distinguent dans toutes les régions du pays.

Les éléments qui composent le peuple américain ne peuvent pas changer le sang qui coule dans leurs veines. Ils ne sauraient non plus oublier leurs traditions et renoncer volontiers à leurs mœurs et coutumes sans faire acte de trahison. Et les traîtres ne font pas les bons citoyens!

L'évolution finira peut-être par rendre homogène le peuple américain; mais la transformation sera nécessairement lente, si elle doit être certaine. Alors, pourquoi essayer de hâter les événements? Ce que Dieu fait n'est-il pas bien fait? Pour imposer l'homogénéité aux éléments hétérogènes qui vivent aux Etats-Unis, il faudrait avoir recours à la violence et à la persécution, qui provoquent toujours la résistance, tandis qu'avec la douceur, la persuasion, la justice et la charité,

on hâterait peut-être l'action du Temps.

La persécution n'a jamais atteint son but. Le plus souvent elle a produit des résultats tout autres que ceux qu'on en attendait. Mais, à supposer que les éléments qui nous entourent conserveraient longtemps encore leur caractère particulier, leurs ambitions et leurs aptitudes diverses, les Etats-Unis en souffriraient-ils ?

L'Américain possède de grandes qualités. Il a le sens des affaires et une énergie indomptable. Le Français et l'Allemand, pour être moins âpres à la "chasse au dollar," ont aussi leur incontestable utilité dans d'autres sphères de l'activité nationale. Il en est ainsi de l'Irlandais, de l'Italien, du Portugais, etc. Or, pourquoi vouloir fondre dans un même moule les qualités qui sont particulières à ces différentes races ? Les plus beaux joyaux ne sont-ils pas faits des pierres précieuses les plus variées ? De la variété naît l'harmonie. C'est une loi naturelle. Si tout était uniforme, dans l'univers, la Nature serait un tableau monotone ; car, ainsi que l'a dit un grand poète : "l'ennui naquit, un jour, de l'uniformité." Et cette uniformité n'était pourtant que relative. Qu'en serait-il donc si l'uniformité absolue existait ?

Chaque race a ses qualités spéciales. Nul peuple ne les possède toutes au même degré. Tel brille dans les lettres, tel autre dans les beaux-arts, ou le commerce, ou la finance, *et cœtera*. La diversité des races, aux Etats-Unis, est une source de force, de richesse et de gloire pour la République. Et la persécution ne saurait accomplir ce qui est du ressort du Temps : leur fusion à venir. Chaque élément comprend ce qu'il doit au pays qui lui donne son pain quotidien. Il respecte ses institutions.

Mais il n'est pas nécessaire, pour manifester la fidélité de son civisme, que chacun jette un voile sur le passé, qu'il renonce à sa langue ou renie son origine !

Celui qui est né à l'étranger peut-il être un bon Américain tout en conservant sa langue maternelle ? Assurément, et l'histoire des Etats-Unis m'en est témoin. Demandez aux mânes des Français, des Allemands et des Irlandais qui ont aidé les treize colonies à secouer le joug britannique, au siècle dernier, si leur langue les empêcha d'aimer la République naissante ! Demandez encore aux survivants de la guerre de Sécession si leurs camarades d'origine étrangère morts au champ d'honneur n'avaient pas un véritable culte pour le drapeau étoilé !

D'ailleurs, il faudrait être mauvais logicien pour prétendre que la langue seule constitue le patriotisme, dans un pays comme celui-ci, où sont groupés tant d'éléments étrangers les uns aux autres. Les seuls vrais Américains sont les peaux-rouges, et leur race s'éteint graduellement. Lord Dufferin, qui n'est pas un sot, disait un jour : "Le monde serait par trop ennuyeux s'il était jeté tout entier dans le même moule." Dans ces lignes pourtant bien simples, l'éminent diplomate énonçait une grande vérité philosophique.

Les Allemands immigrés ont leurs paroisses, leurs écoles séparées, leurs grands journaux quotidiens et leur presse hebdomadaire. Ils ont encore de nombreuses sociétés littéraires et de bienfaisance. Et cependant, qui oserait dire qu'ils ne sont pas de loyaux citoyens américains ? Les Irlando-Américains ont aussi leur presse — plus de mille journaux, — et leurs sociétés ; et, comme le dit si bien Max O'Rell dans *Jonathan et son Continent* :

“ s'ils accordent leur foi à la Constitution américaine, ils conservent leur cœur à l'Irlande ! ”

Mais la vénération et l'amour qu'ils ont pour le pays de leurs pères n'altère en rien leur loyauté comme citoyens américains. Et celui qui prétendrait le contraire énoncerait une hérésie historique ; car le Temps n'a pas encore fait oublier les mémorables services qu'ils rendirent aux Etats-Unis durant la guerre de l'Indépendance, et le rôle héroïque qu'ils jouèrent, de 1861 à 1865, alors qu'un conflit fratricide menaçait l'intégrité de l'Union !

Nous ne devons point rougir de notre origine. Nos aïeux furent les premiers à explorer le continent américain, et plusieurs d'entre eux ont laissé dans l'histoire des Etats-Unis un nom célèbre et respecté.

Quant à notre langue, aimons-la toujours ; conservons-la pieusement ; car elle est le plus parfait véhicule de la pensée humaine. C'est en raison de sa beauté, de sa richesse, de son incomparable souplesse et de son extrême lucidité qu'elle a été choisie, de préférence aux autres, comme langue diplomatique de l'Europe. C'est la langue littéraire par excellence, la plus haute expression du verbe. Les Américains instruits que n'aveuglent point les préjugés l'aiment et l'admirent, et ceux que la fortune favorise particulièrement sont fiers de la faire apprendre à leurs enfants. C'est que sans elle l'éducation de l'homme instruit est incomplète, même de ce côté-ci de l'Atlantique, dans ce jeune et grand pays qui a déjà produit tant de célébrités scientifiques et littéraires.

Aimons-la donc de tout notre cœur, cette belle langue française qui est pour nous le dernier vestige du patrimoine ancestral.

L'adversité a pu nous éloigner du

village natal, où palpitent encore des lambeaux de notre jeunesse ; mais elle est impuissante contre notre langue, qui est rivée à notre existence même.

L'Américain-canadien qui renonce à sa langue maternelle abdique un passé glorieux et ferme son esprit aux souvenirs qui ont ensoleillé l'aurore de sa vie. Bientôt il se sentira seul, isolé, attendant en vain de ses nouveaux frères des sympathies réelles qui ne se manifesteront jamais.

En abdiquant sa langue maternelle, il renonce à la meilleure partie de sa constitution morale, et sa vieillesse sera la nuit morne de la désespérance !

L'Irlando-Américain qui a perdu la langue de ses pères voudrait remonter le cours du Temps pour reprendre ce bien précieux que l'Angleterre, son ennemie séculaire, lui a ravi ; mais il est trop tard. Ses enfants ne parlent plus que l'anglais, et il en est même parmi eux qui renoncent au culte de leurs aïeux. En effet, des personnages autorisés prétendent qu'il devrait y avoir, en ce pays, 17,000,000 de catholiques, et les statistiques n'en accusent que huit ou neuf millions. Que sont devenus ceux qui manquent à l'appel ? Après avoir perdu leur langue, ils ont renoncé à la foi catholique.

C'est une nouvelle et éclatante affirmation de cette parole si profonde de M. des Taurines, un auteur français, que “ l'anglais est le véhicule du protestantisme, ” et de cet autre aphorisme de Bernardin de St-Pierre : “ Les peuples qui prient Dieu dans leur langue maternelle tiennent plus à leur religion que les autres. ”

Les Irlando-Américains qui embrassent toute l'étendue de ce danger cherchent à refouler le courant de l'absorption religieuse qui les menace. Et pour mener à bien leur entreprise aussi louable que hardie, ils fondent par-

tout des sociétés destinées à propager l'étude de la langue irlandaise, après avoir créé une chaire de celtique à l'Université Catholique de Washington. Il existe dans le Rhode-Island une de ces sociétés dont les travaux sont suivis avec le plus profond intérêt dans la vieille mère-patrie. Voici la traduction d'une lettre que recevait récemment son président, M. Hanahan, de Providence :

Letterkenny, Co. Donegal,
26 juillet, 1896.

Cher M. Hanahan — Le meilleur moyen d'accuser réception de vos sympathiques résolutions est peut-être de vous écrire ce qui se fait ici pour la conservation de la langue irlandaise. Depuis plusieurs années, la langue de notre pays a été l'objet de l'attention spéciale du séminaire de Letterkenny. Elle est enseignée avec soin par les instituteurs de St.-Emmon, et ceux qui veulent être admis dans les collèges ecclésiastiques sont examinés oralement

par les évêques sur leur connaissance de la langue maternelle. Dans les fêtes publiques, qu'elles soient locales, politiques ou religieuses, la langue irlandaise n'est point oubliée. Au contraire, elle tient naturellement la place d'honneur. Un autre fait consolant, c'est que les instituteurs des écoles primaires se sont unis de tout cœur à ce louable mouvement. Comme résultat de leur décision, il est permis d'espérer que la commission scolaire accordera à la langue irlandaise une plus grande place dans le programme des études. Je dois ajouter que vendredi soir, à la chambre des Communes, nos députés irlandais ont soulevé un intéressant débat sur le besoin qui se fait sentir d'encourager l'enseignement de la langue maternelle dans les écoles irlandaises. En vous priant d'accepter mes vœux les plus sincères pour le succès de votre société,

Je demeure

Votre tout dévoué,

PATRICK O'DONNELL,

Evêque de Raphoe.*

* Le Congrès National qui a rassemblé à Dublin des Irlandais de tous les points du globe, au commencement de septembre 1896, — et auquel assistait Mgr O'Donnell, — a adopté des résolutions en faveur de l'établissement d'une université catholique *dans le but de conserver la langue irlandaise.*

Voici les commentaires dont je faisais suivre cette nouvelle, dans l'édition de *l'Indépendant* du 9 septembre :

“ Il a donc été question de la conservation de la langue celtique, au congrès de Dublin.

“ C'est un fait qui vaut la peine d'être noté.

“ Les Irlandais d'Irlande parlent presque généralement l'anglais, et ceux qui habitent les Etats-Unis ignorent pour la plupart la langue que parlaient leurs aïeux.

“ Venant après la création d'une chaire de celtique à l'Université Catholique de Washington et la fondation de plusieurs sociétés destinées à propager aux Etats-Unis le goût de la langue irlandaise, les résolutions adoptées au congrès de Dublin ont une grande portée.

“ Au fait, nos coreligionnaires hiberniens semblent regretter plus que jamais d'être obligés de parler l'idiome du bureau séculaire de leur patrie. C'est peut-être même ce regret qui les engage à nous persécuter parce que nous refusons de renoncer à la langue française pour parler uniquement le langage de John Bull !

“ Que les Irlandais fassent des efforts pour apprendre le celtique, qui est leur langue, c'est très louable de leur part. Mais ils ne sauraient nous blâmer avec un semblant de raison si nous refusons d'abandonner notre idiome maternel pour que nos descendants se trouvent ensuite dans l'obligation de l'apprendre au milieu des plus grandes difficultés !”

G. DE TONNANCOUR.



des Etats-Unis et l'intérêt factice qu'on attache à son avenir, son bonheur est incomplet, et sa dernière pensée se reporte avec délices vers la patrie absente: *dulces reminiscitur Argos!*

Conservons donc la langue française afin de ne pas nous sentir isolés et abandonnés sur le sol de cette grande République. C'est une amie qui a pour nous des trésors de consolations et d'espérances. Et pour la garder intacte, il faut nécessairement que nous fassions respecter l'inviolabilité de nos paroisses canadiennes, de nos écoles, de nos sociétés et de notre presse.

Je le répète, si nous laissons les assimilateurs supprimer une seule de ces institutions, l'édifice entier qu'elles représentent croulera certainement; car chacune d'elles est une pierre indispensable à son équilibre.

Ayons un clergé de notre nationalité, qui s'intéressera toujours plus à nous que les ecclésiastiques étrangers à notre caractère, à nos mœurs et à nos coutumes; exigeons que le français soit enseigné suffisamment dans les écoles que nous maintenons de nos deniers; grossissons les rangs de nos

sociétés de bienfaisance et de secours mutuel, ces foyers d'où rayonnent l'amour du prochain et la reconnaissance émue; encourageons notre presse, qui fait tant de sacrifices pour aplanir les difficultés que nous rencontrons sur notre chemin, et nous restons fidèles à notre langue maternelle.

Le jour que l'une de ces institutions disparaîtra sera l'avant-coureur de l'extinction complète, et à brève échéance, de l'élément canado-américain.

Maintenant, la fusion des races en ce pays est-elle nécessairement inévitable? Peut-être; mais je suis de ceux qui croient à la sagesse des lois naturelles et qui, ne voulant rien brusquer dans le domaine de l'imprévu, s'en rapportent entièrement à la Providence.

En attendant, je voudrais pouvoir me faire entendre de tous les Américains-canadiens pour leur dire: "Souvenons-nous. Soyons fidèles à notre serment de citoyens naturalisés; mais aimons toujours notre langue maternelle. C'est le plus sûr moyen, s'il en est un, de parer à l'anéantissement de l'idée française aux Etats-Unis."

FIN.